

Il y a trente ans, en septembre 1929, paraissait le premier numéro de « la Vérité », dont « la Vérité des Travailleurs » est le continuateur. Depuis trente ans, à travers toutes les vicissitudes de la situation internationale et nationale, la voix des bolcheviks-leninistes, d'abord comme Opposition de gauche du P.C. puis comme section française de la IV Internationale, n'a cessé de défendre le programme révolutionnaire contre les directions traîtresses et contre les courants centristes les plus variés, comme seule solution à la crise du système capitaliste.

Le mouvement ouvrier français traverse à nouveau des heures difficiles, sous un régime de pouvoir personnel. Nous nous trouvons avant tout dans une période d'explications du passé plus que de possibilités d'action immédiate, ces explications servant à former les cadres pour les luttes de demain — car nous vivons dans un monde dominé par des luttes et non par une illusoire coexistence pacifique.

Nous nous trouvons à l'étroit pour traiter, aussi largement que nous le voudrions, bien des problèmes importants. Apporter notre soutien à la Révolution algérienne; placer la résistance au pouvoir gaulliste dans la perspective de la lutte pour un pouvoir des travailleurs; mettre en lumière les possibilités immédiates; informer sur les luttes internationales des masses des pays sous-développés et sur les courants dans les masses des Etats ouvriers — un tel programme minimum pour un journal comme le nôtre ne peut être assuré que s'il n'est pas seulement l'organe des membres d'une petite organisation mais de tous ses amis lecteurs.

Célébrez le 30^e anniversaire de l'organe du mouvement trotskyste en France en contribuant à son développement.

Nous procédons à l'étude d'une formule différente de « la Vérité des Travailleurs » qui permettrait de répondre, de façon plus approfondie, aux problèmes que pose la situation présente aux militants ouvriers, conscients de la faillite des deux grandes directions, mais en même temps désorientés par tous les courants et tous les organes qui mettent en avant les solutions les plus diverses.

Cela pose de multiples problèmes d'ordre rédactionnel et d'ordre financier. Nos amis peuvent nous aider tant pour les unes que pour les autres. Nous leur demandons de nous écrire pour nous faire connaître leurs suggestions et aussi leurs engagements.

En attendant, nous continuons à paraître sur l'ancienne formule; et nos lecteurs trouveront désormais « la Vérité des Travailleurs » dans la première semaine de chaque mois.

Nous sommes obligés de renvoyer au prochain numéro un important article sur les nouveaux développements dans le PSA et l'UGS relatifs à l'adhésion de Mendès-France au PSA. Le manque de place nous contraint également de renvoyer l'examen de ce qui se passe dans la « Communauté » à un prochain numéro.

ABONNEZ-VOUS

à « La Vérité des Travailleurs »
mensuelle à 12 pages

— 1 an: 12 numéros 400 frs
— Sous pli fermé 800 frs

Réglez par mandat:
C.C.P. 6965-68 Paris
64, rue de Richelieu, Paris-2^e.

A l'occasion du centenaire de la naissance de Jean Jaurès, nous pensons utile de publier des extraits d'un article sur lui, écrit par Léon Trotsky en 1917, et qui est un des plus remarquables tableaux de celui qui fut le principal dirigeant du mouvement ouvrier français avant 1914.

Deux des plus grands représentants de la II^e Internationale ont quitté la scène avant l'ère des tempêtes et des ébranlements: ce sont Bebel et Jaurès. Bebel est mort à la limite de l'âge, après avoir dit ce qu'il avait à dire. Jaurès a été tué dans sa 55^e année, en plein épanouissement de son énergie créatrice. Pacifiste et adversaire irréductible de la politique de la diplomatie russe, Jaurès lutta jusqu'à la dernière minute contre l'intervention de la France dans la guerre. Dans certains milieux on considérait que la « guerre de revanche » ne pourrait s'ouvrir la voie que sur le cadavre de Jaurès. Et en juillet 1914, Jaurès fut tué à la table d'un café par un obscur réactionnaire du nom de Villain. Qui a armé le bras de Villain? Les impérialistes français seulement? Et ne pourrait-on, en cherchant bien, découvrir également dans cet attentat la main de la diplomatie russe? C'est là la question qui s'est posée fréquemment dans les milieux socialistes. Lorsque la révolution européenne s'occupera de la liquidation de la guerre, elle nous dévoilera entre autres le mystère de la mort de Jaurès...

J'ai visité en été 1915, le café désormais célèbre du Croissant situé à deux pas de « l'Humanité ». C'est un café parisien typique: plancher sale avec de la sciure de bois, banquettes de cuir, chaises usées, tables de marbre, plafond bas, vins et plats spéciaux, en un mot ce que l'on ne rencontre qu'à Paris. On m'a indiqué un petit canapé près de la fenêtre: c'est là qu'a été tué d'un coup de revolver le plus génial des fils de la France actuelle.

Famille bourgeoise, université, députation, mariage bourgeois, fille que la mère mène à la communion, rédaction du journal, direction d'un parti parlementaire: c'est dans ce cadre extérieur qui n'a rien d'héroïque que s'est déroulée une vie d'une tension extraordinaire, d'une passion exceptionnelle.

Jaurès entra dans l'arène politique à l'époque la plus sombre de la Troisième République qui n'avait alors qu'une quinzaine d'années d'existence et qui, dépourvue de traditions solides avait contre elle des ennemis puissants. Lutter pour la République, pour sa conservation, pour son « épuration », ce fut là l'idée fondamentale de Jaurès, celle qui inspira toute son action. Il cherchait pour la République une base

sociale plus large, il voulait mener la République au peuple pour organiser par elle ce dernier et faire en fin de compte de l'Etat républicain l'instrument de l'économie socialiste. Le socialisme était pour Jaurès démocrate le seul moyen sûr de consolider la République et le seul moyen possible de la parachever. Il ne concevait pas la contradiction entre la politique bourgeoise et le socialisme, contradiction qui reflète la rupture historique entre le prolétariat et la bourgeoisie démocratique. Dans son aspiration infatigable à la synthèse idéaliste, Jaurès était, à sa première époque, un démocrate prêt à adopter le socialisme; à sa dernière époque, un socialiste qui se sentait responsable de toute la démocratie.

La force principale de Jaurès orateur était la même que celle de Jaurès homme politique: la passion tendue, extériorisée, la volonté d'action. Pour Jaurès l'art oratoire n'a pas une valeur intrinsèque, il n'est pas un orateur, il est plus que cela: l'art de la parole pour lui n'est pas une fin mais un moyen. C'est pourquoi, orateur le plus puissant de son temps, et peut-être de tous les temps, il est au-dessus de l'art oratoire, il est toujours supérieur à son discours comme l'artisan l'est à son outil...

J'ai entendu Jaurès aux assemblées populaires de Paris, aux Congrès internationaux, aux Commissions des Congrès. Et toujours je croyais l'entendre pour la première fois. En lui aucune routine: se cherchant, se trouvant lui-même, toujours et inlassablement mobilisant à nouveau les forces multiples de son esprit, il se renouvelait sans cesse et ne se répétait jamais. Sa force puissante, naturelle, s'alliait à une douceur rayonnante qui était comme le reflet de la plus haute culture morale. Il renversait les rochers, tonnait, ébranlait mais ne s'étourdissait jamais lui-même, était toujours sur ses gardes, saisissait admirablement l'écho qu'il provoquait dans l'assemblée, parait les objections, balayant quelquefois impitoyablement, tel un ouragan, toute résistance sur son chemin, parfois écartant les obstacles avec magnanimité et douceur comme un maître, un frère aîné. Ainsi le marteau-pilon gigantesque réduit en poussière un bloc énorme ou enfonce avec précision un bouchon dans une bouteille sans la briser.

L'expérience manquée de l'Eglise romaine

Pour les marxistes, l'affaire des prêtres-ouvriers a l'intérêt d'une expérience de laboratoire. La plus vieille Société anonyme dans ce monde — qui s'était accommodée avec l'Empire romain en décomposition, la féodalité et le capitalisme — espérait convertir la classe ouvrière en y envoyant des missionnaires qui travailleraient comme des ouvriers. Ayant fait le bilan de cette opération engagée prudemment avec un nombre limité de prêtres, l'Eglise catholique s'est aperçue que, malgré toute la puissance matérielle et idéologique dont elle dispose, elle n'a pas gagné d'ouvriers, et que, par contre, elle a perdu un nombre relativement important de ses points au profit du socialisme.

Aussi a-t-elle décidé d'arrêter cette expérience et en donne les raisons dans un texte du Saint-Office dont on relèvera les termes suivants:

« Le travail en usine ou même dans des entreprises « moins importantes expose peu à peu le prêtre à « subir l'influence du milieu. Le « prêtre au travail » « ne se trouve pas seulement plongé dans une ambiance matérialisée, néfaste pour sa vie spirituelle « et souvent même dangereuse pour sa chasteté, il « est aussi amené comme malgré lui à penser comme « ses camarades de travail dans le domaine syndical « et social et à prendre part à leurs revendications: « redoutable engrenage qui le mène rapidement à « participer à la lutte des classes. »

La chasteté? Il y a de quoi rire: en quoi est-elle plus menacée dans une usine qu'à la campagne? Et d'ailleurs, l'Eglise est pleine d'indulgence en cette matière; elle n'a même pas hésité à sauver de la guillotine le curé d'Uruffe dont la chasteté s'était perdue ailleurs qu'en usine. Mais participer à la lutte de classe aux côtés des ouvriers, c'est un péché mortel sans absolution.

Retenons aussi l'aveu du Vatican sur la pensée des ouvriers « dans le domaine syndical et social ». A notre connaissance, c'est la première fois que l'Eglise admet le rôle du milieu social et non celui du Saint-Esprit ou du Diable dans la formation de la pensée.

LA VERITE DES TRAVAILLEURS

PERMANENCE

64, rue de Richelieu
PARIS (2^e)

RIC. 03-52 et la suite
Métro: Bourse

Semaine, de 17 h. à 19 h.
le samedi, tout l'après-midi